La
maison isolée

opera en 2 actes

126



PERSONNAGES.	ACTEUR
ÉVRARD, homme âgé qui a de la fortune, retiré dans une maison de campagne où il fait beaucoup de bien.	M. PHILIPPE.
CHARLES, soldat hussard. . .	M. CHENARD.
ZOZO, valet d'Evrard, simple, poltron, mais bon.	M. DOSSAINV
CLAIRE, filleule d'Evrard, le servant.	Me. SAINT-A
Une jeune fille.	Me. LEJEUNE.
Chef des voleurs.	M. FLEURIOT.
Premier voleur.	M. CELLIER.
Deuxième voleur.	M. GRANGER.
Troisième voleur.	M. FROMAGEA
Quatrième voleur.	M. KAMMERE
unes filles.	
iers, paysans.	

ène se passe en France dans les Mon
des Vosges.

LA MAISON ISOLÉE,

OU

LE VIEILLARD DES VOSGES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE;

MÊLÉE D'ARIETTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un lieu agreste et pourtant agréable, des rochers couverts de mousses forment une espèce de pont qui conduit au village, le dessous de ce pont est obscur et forme une caverne. L'entrée d'une grotte est à côté. A droite, est une fontaine en pierre, au fond un pont détruit, un reste d'aqueduc, et le tout terminé par une montagne riante et pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

TROIS VOLEURS *sur le rocher, deux assis au pied d'un arbre; deux autres sur une pierre.*

Ier. VOLEUR, *à ceux qui sont sur le rocher.*

Eh, bien! appercevez-vous quelqu'un? notre camarade Grimpe, paroît-il?

IIme. VOLEUR.

Non pas encore.... veut-il nous laisser là ? la nuit s'approche.

Ier. VOLEUR.

Donnons-lui le tems de revenir, l'affaire en vaut la peine ; mes amis, mille écus!

IIIme. VOLEUR, *soupirant.*

Que ça ?..... Allons il faudra s'en contenter; descendons toujours. Un seul n'a qu'à rester sur ce rocher d'où l'on voit la route.

Ier. VOLEUR.

Soit..... d'ailleurs c'est ici que nous sommes convenus de nous trouver, pour ne donner aucun soupçon..... près de la fontaine, comme des chasseurs, faisant halte.

IIme. VOLEUR, *buvant.*

A la bonne heure; faisons donc halte. Il faut être exact à tenir sa parole. (*Il boit encore.*)

IIIme. VOLEUR.

Le village n'est pas très-éloigné, une lieue. Pas plus.

IIme. VOLEUR.

Nous en serons plus à portée cette nuit.... L'essentiel, c'est qu'on ne se doute pas de notre projet. Ah ! dame, mes amis, il faut de la patience, vous le savez bien.

QUATUOR.

Dans notre état point de repos,
Peu de profit, beaucoup de peine;
Mais ce jour promet bonne aubaine,
Et nous paiera de nos travaux.

UN VOLEUR.

A Paris, que de nos confrères,
Sans forcer grilles, ni verroux;
Avec moins de dangers que nous,
Font de bien meilleures affaires.

UN AUTRE.

Les uns dans de bonnes voitures,
Sous un faux nom, empruntant, filoutant;
D'autres en costume élégant,
Prenant l'empreinte des serrures.

UN AUTRE, *à mi-voix.*

Et ceux qui travaillent en grand....
Certains faiseurs de fournitures.

TOUS.

A Paris que de nos confrères,
Sans forcer grilles ni verroux, etc.

Alternativement.

Les uns dans de bonnes voitures,
D'autres en costume élégant
Prenant l'empreinte des serrures;
Et ceux qui travaillent en grand
Qui font d'excellentes affaires;
Heureux confrères!
Heureux confrères!
Oui, pour nous consoler,
C'est à Paris, c'est là qu'il faut aller
Rejoindre nos confrères.

TOUS.

C'est à Paris, etc.

UN VOLEUR, *sur la montagne.*
Enfin, voilà Grimpe.

Ier. VOLEUR.

Messieurs, vous voyez qu'il ne nous a pas trompés.

IIme. VOLEUR.

Pardié! un honnête garçon comme lui!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GRIMPE.

Ier. VOLEUR, *fâché.*

Eh ! bien, as-tu appris.......

GRIMPE.

Pas grand'chose, je sais seulement que le remboursement de mille écus a été fait hier à un vieillard qui habite ce village.

IIme. VOLEUR.

Son nom ?

GRIMPE.

Je ne le sais pas.

IIIme. VOLEUR.

Sa maison ?

GRIMPE.

Je n'ai pu la découvrir.

Ier. VOLEUR, *fâché.*

Mordié , saperdié ! tu nous avois promis.....

GRIMPE.

Attendez..... Il avoit avec lui un valet, un nigaud, qui est revenu hier : je le reconnoîtrois bien, si ce soir dans le village je pouvois le rencontrer ; nos camarades ne tarderont pas à revenir, les mille écus sont à nous, quatre d'entre nous suffiront pour cette expédition, les autres iront m'attendre à Montziq, cette nuit j'irai les rejoindre, et je les conduirai dans une auberge, il y a à faire une excellente capture. Partez, je vais.... mais me trompé-je.... non... je crois moi que ... oui, ma foi, c'est lui-même..... nous saurons alors en le faisant jaser..... (*Ils sortent*). *Aux autres* Mes amis, mettons nos manteaux : attention et prudence, je vais le questionner.

SCENE III.

ZOZO, LES PRÉCÉDENS.

ZOZO.

Ah ! voilà du monde !... Ce ne sont pas des gens d'ici.

GRIMPE.

Bonjour, l'ami.

ZOZO, *reculant.*

L'ami!..... Monsieur..... Serviteur, pourrois-je savoir..... ce qui vous amène en ce lieu?

Ier. VOLEUR, *montrant son fusil.*

Tu le vois; nous attendons du gibier; nous sommes des chasseurs.

ZOZO.

Ah! vous êtes des chasseurs. (*A part.*) Des braconniers, peut-être. (*haut.*) et avez-vous déjà trouvé?...

IIIme. VOLEUR.

Rien encore, dont bien nous fâche.

ZOZO.

Vous serez, peut-être, plus heureux ce soir..... à l'affut..... là.....

GRIMPE, *voulant le faire parler.*

Faut l'espérer.... Et vous, mon ami, vous venez ici au-devant de..... de.....

ZOZO.

Oui, je viens au-devant de mon maître.

GRIMPE, *bas au deuxième Voleur.*

Son maître! c'est bien lui.

LE DEUXIEME, *bas au troisième.*

C'est lui.

LE TROISIEME, *bas au quatrième.*

C'est lui.

GRIMPE, *haut.*

Qui revient, n'est-ce pas, de cette foire qu'il y a eu près d'ici?

ZOZO.

Précisément.

GRIMPE.

Il y alloit pour affaire..... Je le sais.

ZOZO.

Monsieur le sait ?

IIme. VOLEUR.

Une somme qu'il avoit à recevoir de mille écus.

ZOZO.

Ah! vous savez aussi!.....

GRIMPE.

Je les ai vu compter..... Il les a emportés même!

ZOZO.

C'est-à-dire qu'il n'a pas pu les emporter..... A son âge! mais il les a envoyés par une occasion bien sûre..... parce qu'on lui a dit qu'il n'y avoit pas mal de voleurs dans ce canton, et il n'a pas voulu, vous entendez bien.....

GRIMPE.

On lui a dit qu'il y avoit des voleurs!..... Diable! on a eu raison : on ne voit plus que cela aujourd'hui : c'est affreux..... c'est un homme prudent que votre maître! oui, très-prudent? Il est de ce village, il y loge même ?

ZOZO, *riant.*

Y loge! pas tout-à-fait.

GRIMPE.

Je veux dire..... dans une maison qui dépend du village..... là sur le..... près de..... un peu loin.

ZOZO, *riant.*

A la bonne heure.

GRIMPE, *bas à son camarade.*

Une maison isolée.

LE DEUXIEME VOLEUR, *au troisième.*

Maison isolée.

LE TROISIEME, *au quatrième.*

Maison isolée.

GRIMPE, *regardant Zozo.*

Sa femme, ses enfans..... il a..... il est..... ah! ma foi. (*Il soupire voyant Zozo qui s'attriste.*)

ZOZO, *affligé.*

Oui, c'est bien malheureux, qu'il les ait tous perdus.

GRIMPE, *bas au deuxième.*

Il est seul.

LE DEUXIEME, *au troisième.*

Il est seul.

LE TROISIEME, *au quatrième.*

Il est seul.

GRIMPE.

C'est un si brave homme que ce monsieur!... ce monsieur..?

LE IIme. VOLEUR, *à Grimpe.*

Ce monsieur! ce monsieur! dis-nous donc son nom.

GRIMPE, *feignant.*

Tu ne le sais pas? Tout le monde le connoît, demande plutôt à cet honnête garçon, si on ne parle pas par-tout de monsieur.....

ZOZO, *vivement.*

De monsieur Evrard! Ah! je vous en réponds.

GRIMPE, *bas au deuxième.*

Tu entends; Evrard.

LE DEUXIEME, *au troisième.*

Evrard.

LE TROISIEME, *au quatrième.*

Evrard.

ZOZO, *continuant.*

Il n'y a pas ici un petit enfant qui ne vous dise son nom; on l'appelle même par respect..... *le vieillard des Vosges*, parce que c'est le plus ancien du pays; mais c'est que c'est bien le meilleur homme! qui donne tout ce qu'il a aux pauvres, qui fait du bien à tout le monde, et qui chaque jour remercie dieu.....

LE PREMIER, *au deuxième, en riant et avec dédain.*

Dieu!

LE DEUXIEME, *au troisieme, de même.*

Dieu !

ZOZO, *scandalisé.*

Excusez, messieurs : mais jusqu'à ce qu'on nous ait donné quelque chose de mieux, vous permettrez..... (*à part.*) Je n'aime pas ces gens-là.

GRIMPE.

Ne vous fâchez pas, mon garçon.

ZOZO.

Moi, monsieur ! chacun pense..... (*à part.*) Voyez donc ce grand maigre qui me répond !..... Il ne regarde jamais où qu'il parle..... C'est mauvais signe.

GRIMPE.

Adieu, mon cher, quand nous repasserons par ici, nous irons vous voir.

ZOZO, *avec humeur.*

Oh ! faut pas vous déranger pour ça.

GRIMPE.

Ça nous arrangera au contraire, et nous serons fort aises de faire une plus ample connoissance avec monsieur.... monsieur Evrard.

ZOZO.

Vous êtes bien bon....... Mais monsieur Evrard ne voit personne.

GRIMPE, *brusquement.*

C'est égal ! il ne nous verra pas s'il veut, (*s'adoucissant.*) cela ne nous empêchera pas de lui faire au plutôt notre visite...... et à vous aussi, mon bon ami. Au revoir, mon garçon.

GRIMPE, *bas à ses camarades.*

Cachons-nous aux environs pour le suivre de loin et savoir au juste où est la maison.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

ZOZO, *seul.*

Ces messieurs ont une mauvaise physionomie. Je ne leur aurois ma fine pas dit que mon maître avoit reçu (*Il fait le signe de toucher de l'argent.*) mais ils le savoient! Si c'étoit de ces gens-là qui ont arrêté Pierre!..... Oh! non, non..... (*riant.*) et puis tant qu'il fait jour, moi je n'ai jamais peur, il passe toujours quelqu'un; mais Claire, mamselle Claire! pourquoi ne vient-elle pas au-devant de monsieur. Ah! la v'là, la v'là.

SCÈNE V.

ZOZO, CLAIRE.

ZOZO.

Allons, mamselle, arrivez donc, songez qu'il faut se trouver au rendez-vous avant notre brave maître.

CLAIRE.

Eh! bien, m'y v'là au rendez-vous; c'est bien ici, près de la fontaine, au pied de la petite colline où que monsieur vient tous les jours pour ar..... erb.....

ZOZO.

Arboriser, mamselle, ça s'appelle comme ça. Et pourquoi le fait-il, mameselle? vous le savez bien, c'est pour pouvoir guérir les uns et les autres, et sans intérêt au moins; il est le médecin du village, il est aussi le maître d'école, il est l'exemple de tout le pays..... (*avec action.*) Faut ben l'aimer, ben le respecter, ben le servir; [illegible] manquoit....

CLAIRE.

Je savons tout ça et je le sentons encore mieux; mais il ne faut pas t'échauffer, tu as l'air de vouloir me donner une leçon!

ZOZO, *plus doucement.*

Non pas une leçon, mamselle, mais un conseil d'amiquié.

CLAIRE.

Un conseil? et tu grondes!

ZOZO.

Mais peut-on appeler ça gronder! quand c'est le cœur... Oui, mamselle, c'est le cœur... d'abord pour vous, et c'est tout simple : il ne faut que vous connoître pour ça; et puis pour ce bon monsieur Evrard..... et si je vous dis par fois queuque pet'te drôlerie à son sujet, c'est que le zèle.. ne vous fâchez pas, mamselle, et écoutez-moi : vous savez que je suis à monsieur Evrard depuis dix ans?.....

CLAIRE, *finement.*

Oui, et ça fait bien l'éloge... de monsieur Evrard.

ZOZO, *déconcerté.*

Il est vrai, mamselle, et je n'en disconviens pas; mais ce que vous devez savoir aussi, c'est qu'il y a une personne dans le monde que je ne puis pas dire si je l'aime plus ou si je l'aime moins que monsieur, parce que s'il falloit donner ma vie pour l'un ou pour l'autre, je la donnerois pour tous les deux; et c'te personne, mamselle, je la nommerois bien si ce n'étoit....

CLAIRE.

Ah! tu vas encore me parler de ton amour!

ZOZO.

Et de quoi voulez-vous donc que je vous parle, puisque je ne pense jamais à autre chose.

CLAIRE.

Tu sais bien que je t'ai prié....

ZOZO.

Rendez-moi justice, il y a plus de trois heures que je ne vous en ons parlé... mais enfin il faut bien que vous preniez un mari et moi une femme; un garçon honnête et une fille sage, peuvent-ils faire autrement quand l'un aime l'autre, et que l'autre.... car vous ne me haïssez pas, mamcselle Claire.

CLAIRE.

Non.

ZOZO.

Ce *non*-là me fait déjà du bien.... mais ça ne suffit pas; c'est un *oui* qu'il me faut; est-ce que vous en aimez un autre, dites?

CLAIRE.

Non.

ZOZO.

Est-ce parce que je ne suis pas assez jeune?

CLAIRE.

Eh! non, t'as trente ans, j'en ai vingt, c'est un âge ben assorti.

ZOZO.

Est-ce parce que je ne suis pas un beau garçon?

CLAIRE.

Mais je te trouve une bonne physionomie.

ZOZO, *content.*

Hé! hé! hé!.... c'est parler ça.

CLAIRE.

Celle d'un honnête homme.

ZOZO, *riant.*

Hé! hé! hé! encore plus mieux.

CLAIRE.

On diroit même à te voir que tu as plus d'esprit que tu n'en montres.

ZOZO, *riant plus fort.*

Hé! hé! hé! comme c'est doux à entendre!

CLAIRE.

Mais tu te fâches souvent.

ZOZO, *sérieux.*

Ah! ah! oui, oui.

CLAIRE.

Tu es contrariant.

ZOZO.

Un petit brin.

CLAIRE.

Il suffit qu'on te propose de faire une chose pour que tu en veuilles faire une autre.

ZOZO.

Hé, ça m'arrive quelquefois.

CLAIRE.

Tu prends d' l'humeur.

ZOZO.

Je sis un peu taquin, faut en convenir.

CLAIRE.

Poltron.

ZOZO.

Non, mais j' sis pas brave, c'est vrai.

CLAIRE.

Jâloux.

ZOZO, *s'animant.*

Ah! sur ça, mamselle.... j'avoue que si....

CLAIRE, *riant.*

Tu vois bien qu'il faut encore....

ZOZO, *avec ame.*

M'aimer et être ma femme; il ne faut que ça pour me corriger de tous mes défauts.

CLAIRE.

Mon cher Zozo, je ne veux pas te tromper....

ZOZO.

Est-ce que ça vous seroit possible donc ?

COUPLETS.

CLAIRE.

Je sais qu'une fois dans la vie
D'amour on doit suivre les choix,
Que lorsqu'elle a fait un bon choix,

Fille sage alors se marie ;
Je prétends bien agir ainsi. *bis.*

Zozo, mon petit Zozo, mon cher Zozo.

Je te le promets.... Oh! oui.... oui,
Mais c'nest pas encore aujourd'hui.

ZOZO.

Pourquoi ça donc ?

CLAIRE.

Pour devenir l'époux de Claire,
Il faut être toujours joyeux ;
Ne vouloir que ce que je veux,
Faire tout ce qui peut me plaire.
Zozo tu s'ras de même aussi.

Zozo, mon cher Zozo, mon p'tit Zozo.

N'est-ce pas?.... Oh ! oui.... oui,
Mais c'n'est pas encor aujourd'hui.

ZOZO.

C'est bien injuste ça.

CLAIRE.

Pour voir dérider ton visage
Je n'aurois qu'à changer de ton,
Te prendre par sous le menton,
Te parler de mon mariage
Eh ! bien tu seras mon mari.

Zozo, mon cher Zozo, mon p'tit Zozo.

Je te l'promets, Hé! bien oui, oui
Tu s'ras mon mari......
Mais c'nest pas encor aujourd'hui.

ZOZO.

Ce sera donc demain, je ne peux pas aller plus loin, d'abord.

CLAIRE.

Corrige-toi et nous verrons, nous verrons, je te dis quo

nous verrons...... Mais, monsieur Evrard !.... je commence à être inquiète de ce qu'il ne revient pas.

ZOZO.

Bath! il y a encore du jour pour plus de deux heures, il ne peut pas tarder à présent, je lui ai conseillé de revenir avant la nuit.

CLAIRE.

Tu as bien fait, parce qu'il y a depuis queuque tems dans le bois, près de la grande route, des voleurs.....

ZOZO.

Des voleurs!... vraiment? v'là que vous m'inquiétez aussi... d'autant que tout-à-l'heure j'ai rencontré des gens...... et puis Pierre n'est-il pas venu me conter que hier dans la nuit, en revenant à sa ferme, il avoit été saisi à la gorge par un coquin qui avoit un grand bras..... Il n'a pu voir que le bras, parce qu'il faisoit obscur, et qu'heureusement on est venu; mais il dit que c'étoit ben le bras le plus....

CLAIRE.

Allons; nos jeunes filles accourent, ne vas pas leur faire des contes qui puissent les épouvanter.

ZOZO.

Mais enfin, Pierre l'a bien senti ce bras qui.... et pourquoi donc viennent-elles ici toutes ces jeunes filles?

CLAIRE.

C'est moi qui les y ai engagées pour avancer le plaisir qu'aura Evrard après son absence, de revoir celles qu'il chérit comme ses enfans.

ZOZO.

C'est bien ça, et puis il leur apportera des rubans, des petits cadeaux.

CLAIRE.

Oh! elles ne viennent chercher ici que lui seul, je t'en réponds.

SCÈNE

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHŒUR *de jeunes filles qui viennent au-devant d'Evrard.*

CLAIRE.

Quel plaisir quand nous reverrons
Ce cher Evrard, notre bon père;
Je veux l'embrasser la première....

LE CHŒUR.

Oui, toutes nous l'embrasserons.

LE CHŒUR *répète.*

Quel plaisir, etc.

CLAIRE.

Et je lui dirai sans mystère,
Daignez écouter not' prière,
Ne quittez plus jamais ces lieux,
N'abandonnez plus ce village.
Où pourroit-on vous aimer davantage,
Où pourriez-vous vous trouver plus heureux.

LE CHŒU[R]

Oui, je l'y dirons etc.

ZOZO, *bouda[nt]*

Ah! me v'la ben, Claire m'oublie,
A moi seul'ment all' ne pense pas?
Fâchons-nous, mais que c'soit bien bas,
Car elle est si jolie!

CHŒ[UR]

Quel plaisir etc.

UNE JEUNE FILLE.

Il sera tout étonné de nous trouver ici.

CLAIRE.

Il est pourtant tout simple qu'après avoir passé trois jours sans le voir, on soit empressé de venir au-devant de lui.

LA JEUNE FILLE.

En l'attendant, allons, Zozo, allons, chante-nous quelque chose.

ZOZO, *à part et piqué.*

Ce n'est pas elle qui me prie!

LA JEUNE FILLE.

Eh! bien, chante donc, au lieu de rester là tout droit.

ZOZO.

Je ne savons rien.

LA JEUNE FILLE.

Et si.... la chanson que tu as faite pour ton amoureuse.

ZOZO.

Je l'ons oubliée.

LA JEUNE FILLE *à Claire.*

Il est un peu contrariant, ton futur.

CLAIRE, *riant haut et exprès.*

Il s'essaye à être mari... (*bas.*) Mais laissez faire, je vous promets qu'il chantera. (*haut.*) Faut pas l'obstiner, la vérité c'est qu'il ne chante plus.

ZOZO *piqué.*

Je ne chante plus, ah! c'est selon.

CLAIRE.

Il n'a pas de voix.

ZOZO *criant.*

Je n'ai pas de voix.

CLAIRE.

Il ne sait pas une seule chanson.

ZOZO.

Moi qui en fais! ah! mon Dieu! (*à part.*) Si je voulois portant....

LA JEUNE FILLE, *finement.*

Puisque c'est comme ça, je vais chanter moi.

ZOZO, *à part.*

Chante, chante, va.... je t'attends.

La jeune fille chante.

Une fillette du village......

AIR:

ZOZO, *criant.*

Si j'ons jamais une campagne
Je veux avoir bien des troupeaux;
Et quand j'aurai tous ces troupeaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

Si j'ons jamais une campagne
Je veux avoir bien des chevaux;
Et quand j'aurai tous ces chevaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

Si j'ons jamais une campagne
Je veux avoir bien des agneaux;
Et quand j'aurai tous ces agneaux,
Je les mettrai dans ma campagne.

Je veux avoir bien des bestiaux,
Je veux avoir bien des chevaux,
Je veux avoir bien des oiseaux,
Je veux avoir bien des ruisseaux,
Je veux avoir des arbrisseaux,
Je veux avoir des tourtereaux;
Oui, bien des ruisseaux,
Des arbrisseaux,
De jolis côteaux,
De jolis ormeaux,
Puis de petits veaux,
De petits agneaux,
De petits chevreaux,
De petits taureaux,
De petits troupeaux;
Et puis sur les eaux,
De petits vaisseaux,
De petits bateaux.....
De petits marmots,
De petits Zozos.
Bestiaux! chevaux! oiseaux!
Ruisseaux! vaisseaux! bateaux!
Marmots! Zozos!

LES JEUNES FILLES.

Finiras-tu donc?

ZOZO.

M'y v'là, patience, laissez donc dire, c'étoit le plus beau.

Finissant l'air.

Et quand j'aurai de tout cela
Et sur-tout gentille compagne ;
(Mamselle Claire que voilà),
J'irai vivre dans ma campagne.
Si j'ons jamais etc.

TOUTES.

Non, non.

ZOZO.

Eh bien! les autres couplets ?

TOUTES.

Non, non.

ZOZO.

Je n'en dirai que dix....

LA JEUNE FILLE.

Pas un seul; tais-toi, et viens danser avec nous.

ZOZO *de mauvaise humeur.*

Danser!..... ah! bien oui, danser.

Il chante.

Si j'ons jamais etc.

TOUTES *lui fermant la bouche.*

Encore!

LA JEUNE FILLE, *bas à Claire.*

Laissons-le, c'est tout simple, il ne sait pas danser.

ZOZO, *piqué.*

Je ne sais pas danser ?

LA JEUNE FILLE.

Il est lourd.

ZOZO, *ôtant son habit.*

Je suis lourd!..... ah! je suis lourd, voyez plutôt (*il saute.*) Tenez, en v'là-t-il un fier celui-là ? (*il saute*) et celui-ci. (*il saute lourdement*) Léger comme une plume.... ah! ah!... et pis par ci, et pis par là; (*il tourne.*) et puis plus je vas, mieux je vas, je me passionne; je m'anime que je deviens comme une fureur.... de la place, de la place, je fais la contredanse à moi tout seul.... Ah! je ne sais pas danser.... et

tra la, et tra la.... musique et paroles.... et tra la. Je n'en puis plus, je n'en puis plus.... (*il saute toujours.*)

Les jeunes filles appercevant Evrard vont au-devant de lui, et laissent Zozo danser tout seul.

TOUTES.

Voici monsieur Evrard !

Zozo voyant monsieur Evrard, s'arrête tout honteux.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. EVRARD.

Les jeunes filles, et Claire à leur tête, l'embrassent.

LA JEUNE FILLE.

Nous vous attendions avec impatience..

ÉVRARD.

Quelle agréable surprise !.... venir de si loin au-devant de moi !... que j'ai de plaisir à vous revoir !

CLAIRE.

Vous ne nous quitterez plus.

LA JEUNE FILLE.

Jamais, n'est-ce pas ?

ÉVRARD.

Non, non, jamais.

ZOZO.

Allons, partons.

TOUTES.

Partons.

ÉVRARD.

Non pas, mes enfans ; je me trouve un peu las ; je vais m'asseoir ici....

CLAIRE.

Et nous autour de vous.

ÉVRARD, *assis.*

Oui, oui ; vous me rappelez ma famille ; que ne l'ai-je encore auprès de moi !

Il est sur un tronc d'arbre, tous se groupent autour de lui, il donne des rubans aux jeunes filles, et des anneaux et des croix.

COUPLETS.

EVRARD.

Pleurant la mort d'une épouse bien chère,
Ayant perdu mon espoir, mes enfans,
Quand je reçois vos soins tendres, touchans,
Mon cœur me dit que je suis encor père.

Aux jeunes filles. (*Il se lève.*)

Jeunes beautés, votre aimable figure
Peut se parer de ces vains ornemens;
Mais j'en suis sûr, les vertus, les talens,
Seront pour vous la plus belle parure.

Aux petits garçons.

Petits amis, ne rebutez personne
Avec douceur accueillez l'indigent;
Ah! croyez-moi, le pauvre en recevant
Est moins heureux que celui qui lui donne.

Voilà les seules leçons que vous recevrez de moi aujourd'hui, profitez du reste du jour, amusez - vous ; je vais m'arrêter ici quelques instans, j'en ai besoin.

LA JEUNE FILLE, *bas à Claire.*

Allons rejoindre ceux qui travaillent dans le bois, et avec des branches nous ferons..... tu sais bien...

CLAIRE.

Chut.

(*Elles sortent.*)

SCENE VIII.

EVRARD, ZOZO.

ZOZO.

Vous ne resterez pas long-tems ici, voil le jour qui baisse ; et on ne sait pas ce qui peut... ah! mon Dieu ! v'là que j'apperçois là-bas... oui, c'est un soldat, un houzard; ah ! allons nous-en.

EVRARD.

Eh! pourquoi ? j'estime fort cette profession.

ZOZO.

Et moi aussi... je sais qu'il y a parmi eux de ben braves gens, mais malgré ça, si vous m'en croyez, nous...

EVRARD.

Eh! mon ami, tu voudrois que je me défiasse de tout le monde; ce seroit un supplice affreux. Que les hommes me trompent, mais qu'au moins on me laisse les aimer.

ZOZO.

Vous avez comme ça de belles idées! C'étoit bon autrefois; mais depuis queuque tems, tout est bien changé, il n'y a pas jusqu'au clocher de notre village; qu'est-ce qu'auroit dit ça? il n'y est plus, pourtant. Tenez, monsieur, à présent sur dix personnes comme ça qu'on rencontre, on pourroit bien parier qu'il y en a au moins neuf...

EVRARD.

Honnêtes.... c'est toujours ainsi que l'on doit juger ses semblables.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, *de loin.*

Eh! l'ami! pourriez-vous me dire...

EVRARD.

Serviteur, monsieur le soldat.

CHARLES, *vivement.*

Bon jour, monsieur, (*plus respectueusement*) pardon de la liberté que je prends; mais tel que vous me voyez, je n'ai jamais rencontré un vieillard sans m'arrêter devant lui, le saluer avec respect, et lui souhaiter en le quittant, de la santé, du contentement, enfin tout ce qui peut contribuer à le rendre heureux.

EVRARD.

Vous aimez la vieillesse?

CHARLES, *avec ame.*

J'ai un vieux père.

EVRARD.

Il vit encore?

CHARLES.

Oui, parbleu! Dieu me le conserve, et je l'en remercie tous les jours. Soixante-dix ans, frais, dispos.... et bon.... vous me le rappelez.... ce pauvre cher homme! voilà sa der-

nière lettre ; (*il tire une lettre de dessus son cœur*) il compte tous les jours, et moi, je ne les compte plus, car demain matin j'espère que je serai le premier qu'il embrassera en se réveillant.

ZOZO.

Vous allez le rejoindre ?

CHARLES.

Heureusement !... j'ai cru que la fatigue, les maudits chemins.... des lieues éternelles ! (*riant*) Sarpedié, ceux qui ont imaginé des routes si longues, (*avec ame*) n'avoient pas à rejoindre un père qu'ils n'avoient pas vu depuis six ans.

EVRARD.

Vous avez obtenu un congé ?

CHARLES, *avec noblesse.*

Je ne l'ai pas demandé !... l'officier me voyant un jour les larmes aux yeux, en lisant une lettre, me dit : Charles, (c'est mon nom) pourquoi pleures-tu ? « Mon officier, je » lui réponds, mon père a soixante-dix ans, il m'écrit que si » je tarde encore, il sent qu'il ne me reverra plus, c'est ce » qui me.... » J'eus mon congé le lendemain.

ZOZO.

S't' officier-là étoit donc....!

CHARLES.

Un homme, et, par bonheur, nous en avons encore plusieurs comme celui-là.

EVRARD.

Votre père est-il à son aise ?

CHARLES.

Honnête.... et fier, ce n'est pas avec ça qu'on peut faire fortune aujourd'hui. J'aurois bien voulu lui offrir quelques épargnes, mais au défaut d'argent je lui porte un certificat bien conditionné de ma bonne conduite, et deux ou trois blessures qui n'y gâteront rien, je vous le promets.

EVRARD.

Vous aimez votre métier ?

CHARLES.

Après mon père, j'avoue.....

ZOZO, *bas à Charles.*

Même plus que celle qui..... (*Il soupire.*)

CHARLES, *riant.*

Ah! sur ça, mon ami, je ne suis pas obligé de vous dire mon secret.

ZOZO.

Attrappe.

CHARLES.

Mais lorsqu'on est chéri de ses camarades, estimé de ses chefs, je ne connois rien..... Oui, de bonne foi, je le dis toujours avec un nouveau plaisir.

AIR.

Je suis militaire,
C'est un bel état;
Je vivrai, j'espère,
Et mourrai soldat. } *bis.*

Jamais le tems ne nous arrête,
Le froid! le chaud! le jour! la nuit!
Sans argent, souvent sans habit;
Et pourtant c'est une fête,
Oui, morbleu, c'est une fête,
Quand c'est l'honneur qui nous conduit.
Je suis etc.

La charge sonne.... on se met à son rang,
L'honneur fait taire la nature,
Le plus timide se rassure,
Il est prêt à verser son sang.
D'abord la cavalerie
Se met en mouvement,
Puis après l'infanterie
S'ébranle au même instant
En bon ordre on s'avance,
L'officier! le soldat!
On se mêle, on combat,
On veut avoir l'avantage:
Nous redoublons de courage....,
On entend ces cris:
En avant, mes amis.
Chacun répète:
La bayonnette,
Un feu roulant,
Les timbales,
Les cimballes;

C'est un tapage charmant.
Je suis militaire etc.

Après on entend
Un cri de victoire :
Tout couvert de gloire,
On revient au camp ;
On rit, on chante, on danse,
Et puis pour récompense
De nos travaux, de nos succès,
On nous donne l'assuranee
D'une heureuse paix,
D'une prompte paix,
D'une longue paix,
La paix, la paix, la paix.

Mais je m'amuse ici, et il faudra que je coure un peu pour ratraper le tems que j'ai..... que j'ai bien employé, en causant avec un brave et respectable vieillard.

EVRARD.

Vous ne vous arrêterez pas ?

CHARLES.

Non, la journée s'avance et j'irai d'une traite, à moins que la chaleur..... Alors un cabaret se présente et j'y boirai de bon cœur, et à votre santé .... attendez donc..... quand je dis que je boirai, il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je n'ai plus..... ne croyez pas..... Oh! non, ni jeu, ni femmes... mais j'ai payé quelques petites dettes, n'ai-je pas été mon pauvre diable, jusqu'à donner à de plus pauvres diables que moi !... Ecoutez donc, c'est un plaisir dont tout le monde veut tâter; on n'est pas insensible parce qu'on est soldat ; et si par état nous sommes obligés de tuer des hommes, il est tout simple que par goût, nous aimions à en obliger..... quelques écus..... ma pipe..... ma tabatière d'argent..... à l'un, à l'autre, tout y a passé; et je me suis dit : il y aura bien du malheur si je ne trouve pas d'ici chez mon père un brave homme qui me donne une prise de tabac, et même un bon verre de vin.

EVRARD.

Soyez-en sûr, monsieur le soldat; de grace, accordez-moi la préférence; je suis le premier en date. Tenez, voici le tabac..... la tabatière aussi..... elle n'est que de bois.

CHARLES, *avec ame.*

Elle est d'or..... et je la conserverai toute ma vie.

EVRARD.

Le vin..... Je n'en ai point ici, mais chez moi.

ZOZO.

Je vais courir et vous apporter.

CHARLES.

Non, mon ami, bien obligé! je ne puis rester, il y a loin d'ici à Framont, (*avec ame.*) et il m'attend!

ZOZO.

Framont, il y a 5 lieues, par la petite colline; vous passerez tout près de notre maison, bien aisée à reconnoître! au-dessus du village, presque seule!

CHARLES.

Adieu.

EVRARD, *ému.*

Oui, oui, allez..... allez, honnête garçon; mais permettez du moins que je vous prête la petite somme nécessaire; prenez sans façon.....

CHARLES.

Non, non, je vous en prie, vous me feriez croire que j'ai commis une indiscrétion, et puis vous le savez, un soldat se passe si bien de tout ça, (*sérieusement*) il n'y a que de l'estime des honnêtes gens dont il ne peut pas se passer.

EVRARD.

Zozo, me gronderas-tu encore?

ZOZO.

Non, et il me raccommode avec les hommes, mais pourquoi ne sont-ils pas tous comme vous et lui? Il faut que dieu ait fait les uns, et le diable les autres.

CHARLES.

Que dit-il?

EVRARD.

C'est un bon enfant qui quelquefois.....

CHARLES.

Vous l'aimez, c'est faire son éloge, et je lui demande son amitié.

ZOZO, *avec joie.*

Ah! vous n'avez pas besoin de me la demander, allez, je v... l'avions déjà baillée sans ça.

FINALE.

CHARLES.

Adieu, bon vieillard, je vous quitte,
Vous savez pour quelle raison.

EVRARD.

Partez, mon ami, partez vîte,
Mais songez qu'en ces lieux l'on trouve ma maison.

CHARLES.

Permettez que je vous embrasse
Que je touche ces cheveux blancs.

EVRARD.

A revenir ne tardez pas de grace,
Hélas! j'approche aussi de soixante et dix ans.

CHARLES.

Je vous entends, je vous entends.

TOUS TROIS.

Si le sort un jour nous rassemble
Nous saurons bien en profiter;
Ah! lorsqu'on est si bien ensemble
Devroit-on jamais se quitter?

CHARLES.

Adieu, adieu, etc.

EVRARD.

Adieu, adieu, etc.

Charles s'en va monte les rochers, regarde encore Evrard et part en courant.

ZOZO.

crains qu'il n'ait du mauvais tems,
Le tonnerre se fait entendre.

EVRARD.

Il lui faut du tems pour se rendre
Au lieux qu'habitent ses parens.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Charles*, LES JEUNES FILLES, *accourant.*

CLAIRE.

Le tonnerre se fait entendre,
Chez vous il faudroit revenir.

CHŒUR.

Allons, partons sans plus attendre ;
Le ciel semble encor s'obscurcir.

(*On prend Evrard par dessous le bras.*)

Partons, partons avant l'orage.

EVRARD.

Mais la fatigue jointe à l'âge....
Mes enfans, je ne puis courir.

LES JEUNES FILLES.

Nous avons tout prévu, mon père.

(*Elles vont chercher un brancard fait de branches d'arbres.*)

Sur ce feuillage par nous porté,

EVRARD.

Quoi ! vous voulez en vérité ?

LES JEUNES FILLES.

D'un tel fardeau, c'est bien la vérité,
Chacune de nous sera fière.

ZOZO.

C'est par moi qu'il doit être porté,

CLAIRE.

Nous prions Zozo de se taire ;

EVRARD.

Quelle douceur ! quelle bonté !
Je marcherai, laissez-moi faire.

TOUTES, *l'asseyant.*

Mon cher Evrard, laissez-nous faire ;
Un bon vieillard est sur la terre,
L'image respectable et chère
De ce dieu qui veille sur nous.

(*Toutes répètent.*)

EVRARD.

Et ces enfans ? pourront-ils, à leur âge,
Aller aussi vîte que nous ?

LES JEUNES FILLES, *montrant le brancard.*

Ils ont leur place auprès de vous ;
Il va pleuvoir.... Ah ! quel nuage.

(*Demi nuit par gradation.*)

(*Il monte les rochers avec peine ; lorsqu'il est en haut, il s'assied sur le brancard de feuillage, les deux enfans auprès de lui, les jeunes filles le portent.*)

(*Pendant ce tems, on apperçoit les voleurs qui se glis[sent] en se baissant, et gagnent le dessous du rocher, où ils pe[uvent êt]re cachés et à l'abri.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LES VOLEURS.

LES VOLEURS.

Sous ce vieux pont tout près d'ici,
Sans bruit mettons-nous à l'abri.

(Les jeunes filles portent Evrard en triomphe, d'autres avec de grandes branches le garantissent de la pluie. La nuit commence, le tonnère gronde, et les éclairs brillent sur la tête respectable du vieillard. Zozo les suit.

LES JEUNES FILLES.

Ciel, exauce nos vœux, prolonge sa vieillesse,
Donne-lui de longs jours, qu'il soit heureux sans cesse.

EVRARD.

Ciel, exauce mes vœux; prolonge ma vieillesse
Pour les voir tous heureux, pour les aimer sans cesse.

(L'orage redouble.)

LES VOLEURS, *cachés, et avec des armes.*

Voilà déja qu'il fait nuit!
Nous nous glisserons sans bruit,
Nous entrons avec adresse;
Je crois le voir qui s'endort,
Je menace, je le presse,
Je lui demande son or,
Et s'il résiste, il est mort.

LES JEUNES FILLES.	LES VOLEURS.
Ciel! exauce mes vœux;	Je crois le voir qui s'endort,
Prolonge sa vieillesse!....	Je menace, je le presse,
Donne-lui de longs jours	Je lui demande son or,
Pour nous aimer sans cesse.	Et s'il résiste, il est mort,
Donne-lui de longs jours,	Et s'il résiste, il est mort,
Prolonge sa vieillesse.	Il est mort, il est mort.

(L'orage redouble, la pluie devient forte, les voleurs cachés sous le pont suivent de loin Evrard, porté par les jeunes filles.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle d'une maison des champs, il y a au fond une espèce de petite galerie soutenue par des piliers ; sous cette galerie sont rangés des fagots dessus un coffre, des bottes de paille, des sacs, un manteau jetté sur la balustrade de la galerie, une porte mène dans la chambre de M. Evrard, une autre conduit dehors ; une fenètre à la première coulisse, avec un volet qui est ouvert.

SCENE PREMIERE.

ZOZO, *séul.*

Quel orage il a fait ? mais c'est qu'il dure toujours..... Ce volet, j'avions donc oublié de le fermer..... Ah ! il n'y a pas de risque, il a déjà resté comme ça plusieurs fois ; et ce pauvre soldat, ah ! il se sera mis à couvert !..... Pourvu qu'il ne se soit pas égaré ; c'est bien facile dans ces montagnes ; il auroit mieux fait de ne pas nous quitter, de revenir, du moins, M. Evrard lui auroit donné à souper ; il a été un petit brin mouillé aussi, M. Evrard ! mais il se réchauffe un peu dans sa chambre, où que mamselle Claire lui rend compte des malades, des pauvres.... Je crois qu'elle ne m'aime pas beaucoup mamselle Claire ?..... Ça viendra, il ne faut pas se désespérer, elle sait que je suis un honnête garçon, elle l'a dit. Des gens d'esprit, de grands génies, on en trouve beaucoup aujourd'hui ; mais des bonnes gens, l'espèce en est Je nue bien rare. Elle va venir mettre le couvert, elle est ntille, une grace dans tout ce qu'elle fait, dans les plus es choses ; je l'y parlerons net s'te fois-ci, il faudra ben lle me réponde.... mais faudra ben aussi par après qu'elle quitte, qu'alle aille retrouver sa mère qui loge là au bout ardin, ça fait qu'elle s'en va toujours une heure plutôt ! pl t terrible, ça.

m

COUPLETS.

Claire est espiègle, et cependant
C'est la plus aimab' du village,
Elle va toujours me grondant,
Et je l'en aimons davantage :
En elle tout sait me charmer,
Un' seul' chose me désespère....
Ah ! qu'on est malheureux d'aimer,
Fille qui tous les soirs retourne chez sa mère.

Mais pourquoi se chagriner tant !
Profitons du bien qu'on nous laisse ;
Et sachons employer l'instant
Où je vais revoir ma maîtresse ;
Eh ! bien oui, quand j'serons là tous deux,
Que j'li dirai qu'al sait me plaire
Quand je croirai lire dans ses yeux....
Faudra-t-il pas encor qu'all' retourn' chez sa mère.

Non je n'veux m'inquiéter de rien,
Mon maître tiendra sa parole ;
Car quoique vieux il sent fort bien
Pourquoi tous les soirs je m'désole ;
Si demain not'hymen pourtant,
Si not' himen pouvoit se faire....
Oh ! j'en fais bien ici le serment,
Claire demain au soir n'iroit pas chez sa mère.

SCENE II.

CLAIRE, ZOZO.

ZOZO.

La v'là, la v'là, je vais donc lui dégoiser.... (*à Claire.*) mamselle, je vous attendois pour vous dire.....

CLAIRE.

Allons, la table.

ZOZO, *allant chercher la table.*

Oui, mamselle la v'là.

CLAIRE, *mettant le couvert.*

Trois couverts..... Si le soldat dont monsieur vient de parler étoit resté ? il auroit..... monsieur dit qu'il étoit aimable, ce soldat.

ZOZO, *jaloux, cessant d'aider Claire.*

Ah! je dis aimable! il y en a qui le valent.

CLAIRE, *arrangeant la table.*

Non, monsieur assure qu'il n'en a jamais vu.....

ZOZO, *jaloux.*

Il est parti, c'est bien fait, je n'avons pas besoin qu'il vienne ici pour.....

CLAIRE, *laissant la table.*

Ah! de la jalousie! toujours le même! crois-tu que je sois contente de toi? (*très-vivement.*) Comment s'est-on conduit ce matin? S'est-on corrigé en rien? A-t-on été moins contrariant? N'a-t-on pas été plus maussade que de coutume?... Quest-ce que cela veut dire, monsieur, est-ce qu'on peut exiger le cœur d'une fille, quand on ne fait rien pour le mériter?

ZOZO, *joignant les mains et la regardant tout stupéfait.*

Ah! mon dieu!..... Ah! mon dieu, je ne l'avois jamais vue en colère..... Tenez, mamselle Claire, de tous mes défauts il n'en faut plus parler; mamselle, une moitié dont je me corrigerai, l'autre que vous me pardonnerez, v'là-t-il pas notre compte?

CLAIRE.

Ah!

ZOZO.

Donnez-moi s'te petite main à baiser.

CLAIRE, *encore fâchée.*

Je ne donne ma main à baiser à personne.

ZOZO, *pleurant.*

Je sis pas personne, moi, je suis Zozo, votre bon Zozo. Je ne donne ma main à baiser à personne! me dire ça, à moi!

CLAIRE.

Allons paix, et finissons d'arranger.....

ZOZO.

Paix!.... pas seulement la permission de pleurer. J'ai pas plus de bonheur qu'un honnête homme..... Je ne donne ma main.....

CLAIRE, *fâchée.*

Ah! monsieur Zozo! monsieur Zozo.

ZOZO.

Je ne dis plus rien..... (*silence.*) Mais prenez donc garde, mamselle, si vous ne teneż pas mieux ces assiettes, c'est pas pour gronder s'te fois-ci, mais si elles tomboient, on diroit que c'est de l'étourde..... (*tout en parlant, celle qu'il tient sous son bras, tombe, Claire éclate de rire.*) ça c'est un malheur, c'est différent. Vous riez!........ eh! bien je vous regardois, mamselle, ça me trouble toujours...... Mais voici M. Evrard.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, EVRARD.

EVRARD.

Allons, mes enfans, soupons vîte; j'ai grand besoin de me coucher..... L'orage redouble. (*on frappe.*) Vas voir, Zozo.

ZOZO, *effrayé*

(*A part.*) On a frappé bien fort! (*haut.*) J'y vais, monsieur. (*On frappe encore.*)

EVRARD.

On frappe encore, vas donc.

ZOZO, *encore plus effrayé.*

Oui, monsieur, (*à part.*) à s'te heure-ci..... (*haut.*) j'y vas, monsieur, j'y vas, je vous dis que j'y vas.

CLAIRE, *courant à la porte.*

Et moi j'y suis. (*Elle ouvre la porte et la referme promptement.*) Ah! mon dieu, un soldat.

EVRARD.

Si c'étoit.....

CHARLES, *dehors.*

Eh bien! ouvrez donc, je suis percé, traversé.....

EVRARD, *avec joie.*

C'est lui.

ZOZO, *incertain.*

C'est sa voix, du moins.

EVRARD.

Claire, ouvre vîte..... (*on ouvre.*) Oui, c'est lui-même.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

EVRARD.

Comment! c'est vous, mais par quel heureux hasard?

CHARLES.

Un tems du diable, la pluie par torrens, des éclairs qui aveuglent, des chemins remplis d'eau, plus de route frayée, des fondrières..... et rien autour de moi que quelques chaumières éparses..... Enfin une lumière me frappe, c'étoit votre maison, je m'y présente, et dans mon malheur, il ne pouvoit rien m'arriver de plus consolant que de me retrouver chez vous. Je bénis donc le ciel, et même l'orage, puisqu'il me procure le plaisir de vous voir encore un instant.

EVRARD.

Je désire bien que cela vous dédommage un peu de la contrariété que vous éprouvez; j'étois triste, je sentois que je ne vous avois pas assez vu.

CLAIRE.

Ah! mon dieu, que j'ai eu peur.

CHARLES, *appercevant Claire, et la saluant avec respect.*

Peur! ah! mademoiselle, connoissez Charles..... son pays, les braves gens, (*prenant Evrard et Zozo par les mains.*) les jolies filles, (*il la salue.*) il veut passer sa vie à les aimer, et la perdre, s'il le faut, pour les défendre.

CLAIRE.

Il s'exprime fort bien, ce monsieur-là.... Voici une chaise, monsieur Charles.

EVRARD.

Ah! ça, vous allez souper.

CHARLES.

Oh! de grand cœur et sans façon.

QUATUOR.

EVRARD.

Asseyez-vous, je vous en prie;

CHARLES.

Oui, je veux bien de tout mon cœur,

EVRARD.

Buvez ce vin.... que sa chaleur
Vous ranime et vous fortifie.

CLAIRE, ZOZO.

Buvez ce vin, que sa chaleur
Vous ranime et vous fortifie.

CHARLES.

Que ce bon vin, par sa chaleur,
Me ranime et me fortifie.

EVRARD, *à Claire et à Zozo qui restent debout.*

Mettez-vous là.... (*à Charles.*) Voilà leur place,
Ils sont mes enfans tous les deux.

CHARLES.

Trop heureux d'obtenir la grace
Chez vous d'être assis auprès d'eux;
Ah! qu'on est bien à cette table.

EVRARD.

Que je me trouve heureux aussi,
Le vin paroît plus agréable
Quand on le boit à son ami.

ZOZO et CLAIRE

Ah! qu'on est bien, etc.

ZOZO.

Le vin paroît plus agréable
Quand on le boit....

se retournant vers Claire et bas.

J'sais ben à qui;

CLAIRE, *touchant par hasard la manche de Charles.*

– Comme votre habit,

CHARLES, *riant.*

C'est la pluie,
A ce régal il est accoutumé;

CLAIRE.

Vous pourriez bien être enrhumé.

CHARLES.

Au service de ma belle amie,

ZOZO, *se retournant.*

Sa belle amie;

CHARLES.

A-t-on le tems d'être enrhumé;

CLAIRE, *avec sa serviette.*

Permettez que je vous essuie;

(*A Zozo*) Vas chercher.... (*Elle lui parle bas.*)

ZOZO, *avec humeur.*

Sa belle amie !

Il se lève et va chercher une cravate de M. Evrard.

CHARLES, *à Claire.*

Cent fois trop bonne en vérité ;
Ah ! comme elle a la main jolie ;

ZOZO, *jaloux.*

La main jolie !

CLAIRE.

Ah ! monsieur, c'est trop de bonté.

ZOZO, *revenant avec les pantoufles.*

(*à part.*) Il lui trouve la main jolie,
Vraiment il n'est pas dégoûté.

Charles baise la main à Claire ; Zozo voyant cela se retourne, cache la cravatte sous sa veste, et la rapporte où elle étoit, avec humeur.

Il ne l'aura pas,
(*à Claire et la contrefaisant bas et en colère.*)
J'n'donne
Ma main à baiser à personne ;

CLAIRE.

Mais quand on m'la prend,

ZOZO, *étonné.*

C'est vrai çà,

CLAIRE, *se moquant.*

Imbécille !

ZOZO.

C'est vrai ça.

Claire donne à Zozo la main que Charles a baisée, Zozo la refuse et veut l'autre.

ZOZO.

Non pas cell' là
Parce qu'un autre, c'est clair ça....

CLAIRE.

Tu les baiseras, je l'ordonne,
Tu les baiseras toutes deux,

ZOZO, *reculant avec sa chaise.*

Je ne veux pas,

CLAIRE, *le poursuivant, assise aussi.*

Moi, je le veux.

ENSEMBLE.

EVRARD.

Ils doivent s'épouser tous deux.

CLAIRE.

Tu les baiseras, je le veux,
Tu les baiseras, je l'ordonne,
Baise, baise, baise, baise-les toutes
les deux.

ZOZO, *à genoux.*

Je les baise et je sis trop heureux ;
En vérité, Claire est trop bonne.

EVRARD, *pendant ce tems.*

Qu'ils sont doux les momens,
Les momens où l'on aime;
Ah! je faisois de même
Aux jours de mon printems.

CHARLES, *gaiment.*

Qu'ils sont doux les momens,
Les momens où l'on aime;
Je fais encor de même
Et c'est là le bon tems.

CHARLES.

Encore un verre de vin et je pars.

ZOZO.

Vous ne dormirez donc pas?

CHARLES.

J'ai passé bien des nuits pour voir l'ennemi de près, n'est-il pas bien juste que j'en passe une pour aller embrasser mon père?

ZOZO.

Ah! oui, oui.... mamselle, je vais vous reconduire.

CLAIRE.

Non, j'irai bien toute seule; bon soir, mon parrain, bonne nuit; je vous salue, monsieur le soldat, bon voyage.

SCENE V.

CHARLES, EVRARD.

CHARLES.

Ah! ça, mon digne ami..... (car vous m'avez traité de manière à m'autoriser à prendre ce nom.)

EVRARD.

Je vous en prie.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ZOZO.

ZOZO, *à côté de monsieur Evrard.*

Elle est retournée chez sa mère.

CHARLES.

La nuit s'avance..... couchez-vous ; à votre âge..... oh ! je sais cela. Le père ! à neuf heures toujours couché !..... et il dort ! Le sommeil du juste..... vous devez bien dormir, vous ! Zozo, la pluie est-elle cessée ?

ZOZO, *à lui-même.*

Elle est retournée chez sa.....

EVRARD.

La pluie est.... on te demande s'il pleut ?

ZOZO, *tout affligé.*

Oh ! non, pas beaucoup.... un petit brin... pas mal pourtant, ma fine, je n'y ai pas pris garde.

EVRARD.

Ecoutez, mon cher Charles, avant de nous quitter, je veux vous prier de me rendre un service.

CHARLES, *vivement.*

Moi ! je pourrois ! parlez, parlez donc.

EVRARD, *regardant si Zozo n'entend pas.*

Quand nous nous serons séparés, vous allez rencontrer tout près d'ici un brave garçon que j'aime plus que vous ne pouvez croire, vous le reconnoîtrez bien facilement, il est jeune, son air est ouvert, gracieux, martial; un feu dans les yeux, une franchise dans toutes les manières, une honnêteté dans le cœur.... Vous voudrez bien lui remettre cette petite marque d'amitié..... d'amitié, monsieur le soldat. (*Charles recule.*) Et s'il la refusoit, vous lui rappelerez qu'il a un vieux père de mon âge, qui est mon ami, qui doit l'être du moins; à qui la fortune peu favorable.... Vous le lui direz, et alors il acceptera, il acceptera, j'en suis sûr. Vous lui imposerez seulement une condition, une condition expresse, et à laquelle je tiens infiniment, c'est que s'il me rencontre jamais, il se garde bien de me parler de ce dont je vous charge pour lui.

CHARLES.

Monsieur Evrard, je ne puis....

EVRARD.

Vous oubliez que son vieux père l'attend, et qu'il ne faut pas retarder d'une seule minute le plaisir qu'ils auront tous les deux; allez donc, et acquittez-vous fidèlement de ma commission.

CHARLES, *attendri, ne pouvant parler, prend la bourse, la baise, la porte sur son cœur, et d'une voix étouffée.*

Oui,... oui,... oui...

Evrard près de rentrer chez lui, se retourne; Charles qui s'éloignoit, revient à Evrard, lui prend la main, la baise; Evrard rentre chez lui.

Mon Dieu! est-ce que je ne reconnoîtrai jamais...

ZOZO.

Faut pas que ça vous inquiète, il en fait comme ca tous les jours.

CHARLES.

Ah! non pas comme ça, j'en suis sûr, et j'espere que je ne mourrai pas sans avoir trouvé l'occasion de m'acquitter d'un service rendu avec tant de délicatesse et de générosité.

(*Il prend son manteau.*)

ZOZO.

Tenez, monsieur Charles, v'là ma petite lanterne, voilà ma petite lanterne, c'est Claire qui m'en a fait cadeau; mais quand je l'i dirai l'usage que j'en ai fait...., elle ne m'en voudra pas, au contraire.

CHARLES, *ému.*

Et toi aussi, tu veux me donner?...

ZOZO.

Je veux que vous ne vous cassiez pas le cou, tenez, ne faut pas barguigner; ne voulez-vous pas la prendre, je vous reconduirai jusqu'à la grand'route, et monsieur restera seul?

CHARLES.

Non, certainement.

ZOZO.

Prenez donc, et écoutez bien: quand vous serez sorti de la maison, vous tournerez à droite, une petite ruelle... et

puis encore à droite... après ça à gauche... vous y êtes. Vous trouverez là une croix de fer... elle n'y est plus, ça n'y fait rien, allez toujours; il y a deux chemins, c'est le plus étroit, la grande route au bout, et ne vous amusez pas. Mais drès que vous serez arrivé, écrivez-nous, je vous en prie; sans adieu, monsieur Charles, je vous fermer les verroux.

SCENE VII.

ZOZO, *seul.*

Les v'là donc tous partis, et me v'là resté seul... (*il regarde autour de lui*) Seul... ouf... je me sens tout triste, on m'a tant parlé de voleurs !... la maison est isolée... il y a ben la maisonnette de la mère de Claire, mais deux femmes ! Il y a aussi la cloche qui est sur le toît, que si on l'entend des environs... mais avant qu'on soit venu... (*on entend à la fenêtre une espèce de bruit sourd, comme si on la poussoit.*) Hen ?... qu'est-ce que j'entends ?... c'est le vent. Depuis que Pierre m'a raconté son histoire de ce voleur, cent fois ça me revient... ce n'est pas que ça m'effraye, parce que... (*on entend comme si l'on scioit un barreau à la fenêtre.*) Ah ! mon Dieu!... mais qu'est-ce donc que ce bruit-là ? (*criant en tremblant*) Qu'est-ce qu'est là ? qu'est-ce qu'est là ? (*on cesse*) C'est personne; ces bruits qu'on entend quelquefois le soir, c'est singulier cependant (*il pousse une chaise qui tombe, il crie*) Eh bien!... non, c'est moi qui.... (*il rit*) Quelqu'un qui seroit poltron et qui auroit entendu tout-à-l'heure... Oh! mais moi je me raisonne, je me rassure, je me rassure. Je vais me coucher, oh ! avec un sens froid, une tranquillité... oui, mais c'est que pour aller à ma chambre, il faut passer un grand corridor qui ne finit pas, et puis monsieur n'est pas encore couché, il pourroit m'appeler, je ne dois pas m'en aller qu'il n'ait éteint sa lumière; asseyons-nous.

RÉCITATIF.

Sommes-nous bien sur cette chaise,
Voyons si je pourrois dormir,

Allons, mettons-nous à notre aise
Car je sens le sommeil qui veut.... qui veut venir.

Bon soir, Claire. (*il s'endort.*)

SCENE VIII.

ZOZO, *endormi*, LES VOLEURS.

La fenêtre s'ouvre, un des voleurs du premier acte, mis en veste, les bras nuds, avec une figure terrible, avance sa tête d'abord, et regarde de tous côtés dans la chambre.

LE Ier VOLEUR.

Le soldat est bien loin nous l'avons vu partir.

Il avance une jambe et puis l'autre; les trois autres après.

Suivez-moi.... Le valet sommeille,
Prenons garde qu'il ne s'éveille;

En dehors.

Qu'un de vous à la porte veille,
Avant peu nous irons l'ouvrir;

TOUS TROIS.

Point de bruit, pax, silence,

(*montrant la chanbre d'Evrard.*)

L'argent est là.... De la prudence.

(*montrant les fagots.*)

Il faut dans ce lieu nous cacher,
Bientôt il ira se coucher.
Point de bruit.... paix.... silence,
L'argent est là, de la prudence;
Marchons doucement,
Cachons-nous un moment,
Le succès nous attend;
De l'argent, de l'argent.

Un voleur en se cachant fait un faux pas, et Zozo se reveille en sursaut au bruit qu'il fait, il se lève.

ZOZO, *criant.*

Monsieur?... ah! jai cru que monsieur Evrard avoit appelé, je rêvois donc; j'ai bien entendu... (*un des fagots tombe*) encore!.. il y a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui dans s'te maison; jusqu'à ce fagot qui depuis deux mois n'avoit pas bougé.... J'étois ben mal là-dessus, faut en convenir, et quand on a un bon petit lit comme le mien. (*il marche vers le lit*) Ma foi je vais me coucher; voyons avant pourquoi monsieur.. *Il entre.*

UN VOLEUR.

Le valet est entré chez le vieillard.

UN AUTRE.

Nous pouvions nous en débarrasser, et si tu avois voulu....

L'AUTRE.

Bath! Quand ce n'est pas nécessaire....

LE PREMIER.

En attendant, passe-moi....

ZOZO, *sort avec la lumière de M. Evrard; le voleur, dont le corps est caché, allonge son bras par derrière le menteau et les bottes de paille et prend le pain.*

Ouf...

(*D'une voix très étouffée et à part.*)

Si je n'ai pas cru voir là bas un grand bras qui.... C'est toujours s't'histoire de Pierre.... C'est bien bête à lui aussi d'avoir été me conter.... ça ne peut pas me sortir de la tête, et j'ons beau me dire..... bath. Allons.... (*Il avance toujours vers l'escalier avec sa lumière; il apperçoit un autre bras qui monte avec une boutteille*) Ah! mon dieu, ah! mon dieu, je l'ai bien vu cette fois-ci...... et c'étoit bien le plus vilain bras.... Il faut ici montrer du courage...... Il faut mon..... trer.... du cou.... rage.... ça lui fera peut-être peur. (*Il recule toujours; haut et en tremblant.*) S'il y a quelqu'un là haut; il va voir beau jeu, il va voir.... il va.... (*En disant cela et en avançant, il apperçoit un voleur qui se lève.*) Ouf, un homme!

LE Ier. VOLEUR.

Paix,

(*Un autre se lève.*)

ZOZO.

Un autre homme.

LE DEUXIEME.

Tais-toi.

(Le troisième se lève.)

ZOZO.

Un autre! je suis perdu !....

Ier. VOLEUR.

S'il dit un mot, qu'on le tue.

ZOZO, *effrayé.*

Je ne parlerai de ma vie.

LE VOLEUR.

Car si son maître l'entendoit.

ZOZO, *reprenant ses forces, saute, brise la rampe de la balustrade et court en criant.*

Vous en voulez à mon maître, alors je parle, je crie, je crie : M. Evrard, sauvez-vous, sauvez.....

Ils lui mettent un mouchoir sur la bouche après avoir été ouvrir à leur camarade, deux entrent dans la chambre d'Evrard, les deux autres restent pour garder Zozo, le pistolet sur le front.

EVRARD, *sortant poursuivi par les voleurs, il est en chemise, son habit à moitié passé, les jambes nues.*

Au secours, au secours.

LES VOLEURS, *le poursuivant.*

Ton argent, où est ton argent!

CHARLES, *le sabre à la main entre précipitament.*

Scélérats, vous allez... Zozo, viens, il s'enfuit.

ZOZO *dégagé, court sonner la cloche qui doit rassembler les environs.*

Le vieillard se traîne, veut se lever pour seconder son bienfaiteur. Il retombe et lève les mains au ciel pour l'implorer pour Charles; celui-ci terrasse un des voleurs, renverse l'autre, met le pied dessus et lève son sabre sur celui qui veut se relever; alors le quatrième sort de sa cachette en rampant pour poignarder Charles par derrière; lorsque Zozo armé d'une fourche, accourt, le saisit et le cloue contre terre.

CHARLES, *triomphant et embrassant M. Evrard.*

Mes vœux sont exaucés!

LES PRÉCÉDENS, habitans des environs arrivant en chemise, ouvriers qui passoient; tous sont armés de bâtons de pieux, de fusils, pistolets. Claire qui embrasse Evrard.

CHŒUR.

Evrard court des dangers; on en veut à ses jours;
Amis, courons, volons à son secours.

EVRARD.

Mon cher Charles, ma reconnoissance.. mon saisissement.. je ne puis m'exprimer, mais par quel prodige?.....

CHARLES.

Eclairé par cette lanterne j'ai vu des hommes qui se glissoient le long du mur, cela m'a donné de l'inquiétude, j'ai feint de continuer ma route; mais bientôt revenant sur mes pas, le bruit que j'ai entendu, les cris de Zozo, cette porte ouverte, tout a redoublé mes soupçons, je suis entré et je rends grace au ciel qui me procure le bonheur de sauver les jours du plus respectable des hommes.

CLAIRE.

Et voilà nos voisins, des ouvriers qui passoient et que la cloche a rassemblés....

EVRARD, *ému.*

Mes amis! mes bons amis!...

CHARLES, *montrant les voleurs.*

Emmenez-moi ces coquins-là pour qu'on en fasse prompte justice.

On emmène les voleurs, celui qui étoit sous les pieds de Charles est blessé.

ZOZO.

Je les reconnois, je les reconnois, ce sont ceux de tantôt. Tiens, Claire, v'la le grand magre, et puis v'la celui que je tenions, là....

CHARLES.

Sans Zozo, j'étois tué.

ZOZO.

C'est moi qui ai sauvé M. Charles, c'est M. Charles qui

a sauvé mon maître, et c'est la petite lanterne de mademoiselle Claire qui a sauvé tout le monde : mon dieu, mon dieu que je suis heureux.

CLAIRE.

Mon cher Zozo, le trait que tu viens de faire, excuse tout ce qu'on pouvoit te reprocher.

ZOZO, *sautant de joie.*

Elle est à moi !

EVRARD, *à Charles.*

O mon ami ! tu sens bien que nous ne pouvons plus nous séparer ; vas chercher ton père, qu'il vienne ; venez tous deux, venez vivre dans une maison qui vous appartient ; Charles, tu partageras ma fortune : je te la dois, je te dois bien plus, la vie ; et je n'en veux jouir que pour l'achever auprès de toi.

CHARLES.

Je pars tranquille, je vous laisse entre les mains de vos amis. Demain au soir, en ce lieu même, le ciel me garde une douce récompense ; au lieu d'un père, j'en em[illegible] deux.

ZOZO.

Et moi, j'embrasserai.... j'embrasserai ma femme.

CHŒUR.

Célébrons la délivrance
De ce vieillard généreux,
Chantons aussi la vaillance
De ce soldat courageux,
Des vertus qu'ils ont tous deux,
Ce beau jour les récompense.

FIN.

18$\frac{22}{1}$27 – 19$\frac{1}{9}$27 – 18$\frac{19}{12}$27

